

Communauté(s)

Patrick Schmoll

Dans sa définition la plus large, une communauté est un groupement d'acteurs (individus ou collectifs) qui partagent un bien commun. Ce bien peut être matériel : c'est le sens que revêt le terme en droit, dans le cas par exemple d'une communauté d'établissements ou d'une communauté entre époux. Dans le contexte de la diversité culturelle, le bien partagé par les membres d'une communauté est plus souvent immatériel : une langue, une histoire, une religion, des valeurs, des normes.

Historique et enjeux de la notion de communauté

Le terme de communauté a pris une importance en sciences sociales initialement dans la tradition sociologique allemande. Ferdinand Tönnies, en 1922, distingue la notion de *Gemeinschaft*, traduite en français par « communauté », qu'il oppose à la *Gesellschaft*, traduite par « société ». La *Gemeinschaft* exprime l'idéal d'une société qui résulte d'une volonté collective, d'un « vouloir vivre ensemble » de ses membres, qui ont entre eux des rapports sociaux basés sur l'attachement émotionnel, le sentiment et la reconnaissance mutuelle. À l'inverse, la *Gesellschaft* désigne la société de masse, qui n'est que l'agrégation d'individus qui n'ont de relations entre eux que celles commandées par les nécessités du fonctionnement économique de l'ensemble. La communauté unit donc les individus malgré tout ce qui les sépare, alors que la société maintient leur individualisation malgré tout ce qui les unit.

La notion de communauté a irrigué toute la pensée allemande du social, alors qu'elle a longtemps fait l'objet de réserves plus que suspicieuses de la part des sociologues français. D'une part, la tradition politique française impose l'idée d'un rapport direct et exclusif de l'individu à l'État, qui veut ignorer les communautés d'appartenance.

D'autre part, la conception allemande de la *Gemeinschaft*, au début du XIX^e siècle, exprimait une vision naturaliste du social : la communauté, ancrée dans un sol et dans un peuple, et dont la figure type est la communauté villageoise traditionnelle, s'opposait à la société urbaine, industrielle et cosmopolite qui se développait à l'époque. Cette conception a alimenté un débat qui explique sa réception tardive en sociologie française.

Le phénomène communautaire a été davantage étudié par la sociologie urbaine américaine, notamment par l'École de Chicago. Sa pertinence dans cette tradition tient au caractère pluriethnique de la société américaine, concrétisé par la tendance des immigrants à s'être regroupés très tôt en ville par quartiers, formant des territoires urbains propices à l'organisation communautaire.

Classiquement, une communauté est ainsi caractérisée par le fait que ses membres n'ont pas vraiment choisi d'en faire partie : ils y naissent ou s'y retrouvent en raison de leur résidence en un même lieu, des liens réguliers et durables qu'ils entretiennent avec leurs voisins, des valeurs et des normes, éventuellement de la langue et de la religion qu'ils partagent, et du sentiment d'appartenance au groupe qui en résulte.

Les communautés à l'ère des réseaux

La diffusion des technologies de réseau a contribué à renouveler l'approche du fait communautaire. Les communautés d'utilisateurs regroupés autour d'un jeu, d'un projet collaboratif ou d'une cause mobilisatrice sont l'un des phénomènes remarquables que l'on rencontre en naviguant sur l'internet. Howard Rheingold, en 1993, est le premier à avoir décrit ces communautés, qu'il qualifie de « virtuelles ». Certains auteurs préfèrent le terme de « cybercommunauté » ou de « communauté en ligne », mais l'usage continue à imposer la terminologie popularisée par Rheingold.

Les communautés virtuelles semblent contredire la définition classique de la communauté :

- ce sont des groupements électifs, l'appartenance ne s'impose pas à ses membres, ceux-ci ont choisi de rejoindre le groupe ;
- ces communautés n'ont pas de territoire physique, les participants sont disséminés sur la planète ; ce sont des communautés « imaginées », au sens de Benedict Anderson (1983) : de même que les médias de presse nationaux ont contribué à la formation d'une conscience nationale, l'usage d'un même support de communication en réseau (un forum,

un jeu vidéo...) constitue le « territoire » de ces communautés ;

- le lien entre participants et le sentiment d'appartenance à la communauté connaissent des densités et des durées variables. Les réseaux permettent des mobilisations de courte durée avec des niveaux d'implication étagés. Madeleine Pastinelli (2007) propose la métaphore du café de quartier : certains habitués y partagent une histoire commune et entretiennent des liens étroits, d'autres se reconnaissent mutuellement sans pour autant se sentir liés, et d'autres enfin ne font qu'y passer et ne reconnaissent pas les individus présents au-delà de leurs rôles (serveurs, patron, autres clients...). La structure en réseau du collectif définit la communauté non comme un endroit où chacun connaît et est connu de tout le monde, mais comme un endroit où on connaît toujours quelqu'un qui y connaît quelqu'un d'autre.

Il est toutefois clair pour tous ses participants, même occasionnels, qu'une communauté virtuelle s'organise autour d'un noyau de membres qui ont fini par tisser entre eux des liens affectifs et par créer un sentiment d'appartenance autour de représentations communes, qui justifient leur désignation par ce terme de communauté.

Tendances actuelles

La notion de communauté a acquis une importance stratégique en raison de son usage sur les réseaux. Le Web 2.0, défini par ses fonctionnalités permettant aux internautes d'interagir dans un espace partagé sur un site (contrairement au web rétroactivement numéroté 1.0 qui propose des sites vitrines que l'on ne peut que consulter passivement), est qualifié de web « communautaire ». La capacité d'un site à mobiliser une communauté représente un enjeu pour des sociétés et des organisations qui utilisent cette dynamique pour impliquer les participants dans un travail collectif (communautés collaboratives), pour attirer des clients (jeux vidéo en ligne, sites commerciaux), pour attester de sa notoriété et se proposer comme support de messages publicitaires, voire pour commercialiser les fichiers de ses participants ou leurs caractéristiques.

Les fonctionnalités de l'internet sont également utilisées par des organisations politiques, culturelles et/ou religieuses pour mobiliser une communauté en ligne sur des objectifs militants et alerter l'opinion publique internationale. Les technologies de réseaux amplifient à cet égard une transformation des dynamiques de mobilisation au sein de sociétés marquées par la diversité socioculturelle et l'individualisation. Mark S. Granovetter (1973) l'avait déjà montré à partir de l'exemple de deux communautés de quartier de Boston résistant à un

programme municipal de développement urbain. La première communauté, fortement cohésive, composée d'immigrants d'une même nationalité, étroitement liés par de multiples liens familiaux, d'amitié et de voisinage, mais ne disposant pas de relais à l'extérieur d'elle-même, finit par disparaître. Alors que, dans la seconde, les liens entre habitants semblaient en première approche lâches et l'organisation communautaire faible, mais les habitants avaient une vie socialement riche également ailleurs que dans leur quartier, et donc des appuis partout dans Boston, qui leur permirent de résister avec succès. Dans un processus de mobilisation et de résistance, l'expansivité du réseau compte ainsi davantage que sa cohésion.

Les technologies de réseau offrent un médium de communication permettant aux communautés les plus oubliées de la planète d'atteindre le public le plus large et de regrouper leurs membres, qui peuvent communiquer entre eux depuis les points les plus éloignés de leur diaspora. Elles sont ainsi un facteur de maintien et d'approfondissement de la diversité culturelle. Mais elles transforment en retour ces communautés, en les ouvrant au monde, en les rendant visibles à un environnement extérieur dont elles peuvent obtenir l'appui mais aussi recevoir la critique, en fournissant un espace public de débat à l'intérieur et en autorisant des appartenances de densités variables.

Termes liés : diaspora, co-construction, connexion, langues, réseaux sociaux, territoires

Références

- Benedict Anderson, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, Verso, 1983. Tr. fr. par Marc Abélès, *L'Imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996.
- Mark S. Granovetter, «The Strength of Weak Ties», *American Journal of Sociology*, 78, 1973, pp. 1360-1380.
- Chip Morningstar, F. Randall Farmer, «The Lessons of Lucasfilm's Habitat», in *Cyberspace : First Steps*, Michael Benedikt (éd.), Cambridge, Massachussets, The MIT Press, 1991.
- Madeleine Pastinelli, *Des souris, des hommes et des femmes au village global*, Montréal, Presses de l'Université Laval, 2007.
- Howard Rheingold, *Virtual Community* (tr. fr. 1995), *Les Communautés virtuelles*, Paris, Addison Wesley, 1993.
- Patrick Schmoll et al., *La Société terminale 1. Communautés virtuelles*, Strasbourg, Néothèque, coll. «Futurs indicatifs», 2011.
- Ferdinand Tönnies, *Gemeinschaft und Gesellschaft* (tr. fr. 1977), *Communauté et Société*, Paris, Presses universitaires de France, 1922.